



Se connaître pour mieux intervenir

Suzanne Daneau, *coordonnatrice, La Boîte à lettre*

Travailler en alphabétisation populaire signifie souvent vivre avec de nombreuses questions. À La Boîte à lettres, un organisme qui intervient depuis 20 ans auprès des jeunes analphabètes de 16 à 25 ans de la Rive-Sud de Montréal, chaque discussion en apporte son lot. Grâce à la formation donnée par le RGPAQ sur la conscientisation, nous nous sommes penchées sur plusieurs de nos interrogations, particulièrement en ce qui concerne nos liens avec les participants et les participantes, thème souvent délicat à aborder, surtout si nous désirons être tout à fait honnêtes sans risquer de se faire juger.

Il nous a semblé intéressant de partager ces réflexions afin de susciter des débats qui pourront nous amener plus loin, chacun et chacune dans nos groupes, dans notre manière d'intervenir.

Éliminer les idées préconçues

Prenons la notion de culture des milieux populaires. Dans la *Déclaration de principes* du RGPAQ, il est dit que « l'alphabétisation populaire tend à faire connaître et reconnaître le niveau de langage, la culture et les valeurs des milieux populaires ». À quels milieux cela réfère-t-il exactement? Au milieu ouvrier notamment? Associons-nous automatiquement *milieu populaire* et *milieu défavorisé*? Connaissions-nous cette culture dite des milieux populaires? Est-ce que nos participants et nos participantes s'en réclament?

Nous voulons faire connaître cette culture. Que voulons-nous faire connaître et reconnaître au juste? Les préjugés qui nous animent et que nous essayons de cacher au plus profond de nous-mêmes? Si nous les laissons parler, nous constatons qu'ils peuvent être tout autant négatifs que positifs. D'une part, nous pouvons dire que la culture populaire évoque des personnes pauvres, qui ont peu de culture générale, qui s'intéressent aux faits divers, au bingo, qui mangent n'importe quoi et dont les valeurs sont liées à la consommation. Des personnes sexistes, racistes et homophobes. Des personnes dont le bonheur se résume à posséder une voiture, à manger un hamburger et à écouter un film américain en fumant des cigarettes... D'autre part, nous pouvons penser à des personnes débrouillardes, moins compliquées que nous, généreuses, tenaces, persévérantes, ayant l'esprit de famille et leur franc-parler.

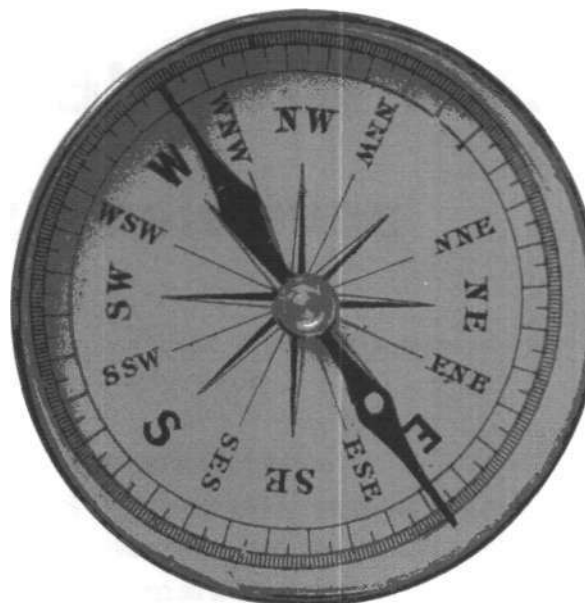
Cette incursion dans nos préjugés nous ramène vite à notre propre culture. À La Boîte à lettres, à l'image de beaucoup d'autres groupes en alphabétisation populaire, nous sommes lettrées, scolarisées très au-dessus de la moyenne et plus près de la culture dominante que de la culture dominée. Nous ne provenons pas de la même culture et de la même classe sociale que les participants et les participantes, et le seul fait d'être scolarisées et lettrées nous donne un pouvoir sur eux. Nous détenons plus de connaissances qu'eux parce qu'ils sont jeunes



(ils ont moins de 25 ans), manquent de culture générale, de confiance en eux et en la vie et ont un bagage d'expériences difficiles. En outre, nous avons les mots et le vocabulaire nécessaires pour nous exprimer et nous sommes critiques. Pouvons-nous nous sentir égales à eux? Et qu'entendons-nous par *égales*? Reconnaissons-nous la valeur de ce que nos participants et nos participantes nous apportent? Comment notre propre expérience modifie-t-elle notre manière d'intervenir? Comment travailler dans ce choc des cultures?

Nous tentons de donner une voix aux jeunes, de mettre sur pied des activités en fonction de leurs besoins et de leurs intérêts. Est-ce suffisant? Comment faire pour être ouvertes à la différence, en reconnaissant leurs forces mais aussi leurs limites et les nôtres? Très souvent, de façon plus ou moins consciente, nous transmettons nos valeurs en pensant que ce sont les *bonnes*. Par exemple, depuis quelques années, il y a une augmentation du nombre de jeunes filles enceintes dans notre organisme. Nous en avons vu évoluer un certain nombre, et toutes ont éprouvé de la difficulté à s'occuper de leur enfant. La plupart d'entre nous croyons donc qu'elles ne sont pas prêtes à être mères et que la solution la plus réaliste demeure l'avortement. Comment intervenir dans un tel contexte? Nous pouvons leur offrir tout le soutien possible, mais elles sentent bien que nous les considérons incapables de faire face à la situation. De plus, le fait d'avoir un point de vue

Très souvent, de façon
plus ou moins consciente,
nous transmettons
nos valeurs en pensant
que ce sont les *bonnes*.



différent de celui de l'organisme complique les choses et nous met dans une position « malhonnête ».

Continuer d'évoluer

Après avoir soulevé un certain nombre de questions, nous nous devons de clore la discussion par des réponses, afin de nous sentir un peu moins « insécures ». La voie la plus prometteuse s'est vite imposée à nous : il est capital de bien connaître ses valeurs, mais surtout ses préjugés — pour les examiner, s'en distancier et ainsi les combattre, et d'en être assez conscientes pour ne pas les imposer malgré nous aux autres. La deuxième solution est de vivre plus avec les jeunes de notre organisme, partager autres choses en dehors de l'intervention et de la formation, les laisser définir leur propre réalité et les accompagner dans la recherche de solutions. Enfin, il est primordial de garder en tête que nous endossons pleinement l'approche conscientisante, c'est-à-dire que nous désirons transformer la société pour tendre, entre autres choses, vers des rapports de plus en plus égalitaires. Et la conscientisation, cela nous concerne aussi. Taire les préjugés ne les fera pas disparaître, encore moins évoluer. C'est en les nommant, en les reconnaissant qu'on peut les transformer.